

Voilà déjà dix années que Safâa Erruas avance à pas légers sur la scène artistique marocaine, avec un sourire qui éclaire son visage, dix ans à tisser et décliner une sorte de fragilité très poétique qui peu à peu s'est imposée à nous, dix ans qu'elle nous tient ce langage particulier, minimaliste, fait de blancheur monochrome et de matériaux pauvres, dans une dualité très subtile où la douceur apparente n'exclut pas la violence. Travail très féminin, diront certains, c'est vrai en effet que les matériaux utilisés font référence à l'univers des femmes, le tissu, la couture et le tissage, à tous les objets banals et contondants qui font le quotidien des femmes, mais ne devons-nous pas nous poser la question de ce leurre tendu à nos émotions ? Comment ne pas évoquer la force qui émane de chacune de ses productions, en être surpris ? Son travail ne se tient-il pas sur cette étrange frontière, sur ce fil très fragile qui parle si bien de nous, hommes et femmes, et du temps qui est le nôtre ?

Nous connaissons ses dispositions formelles de prédilection : des surfaces blanches, cartons ou papiers de soie, toiles vierges, draps, des monochromes blancs sur lesquels elle intervient, quand ce n'est pas la surface blanche du mur qui sert de fond à des installations en volume dont la fragilité et la légèreté n'est qu'un prétexte au jeu des ombres. Travail délicat s'il en est, si proche de la couture et de la broderie, petits liens et ourlets, qui utilise le ciseau et la lame pour couper, fendre le tissu, y pratiquer ces ouvertures d'avant les boutonsnières. Et déjà tout est dit de ce qu'elle nous propose, on est, comme elle, dans le souvenir rétinien des aplats de chaux sur les murs des médinas du Nord, pris dans cette blancheur craquelée et épaisse sur laquelle l'œil passe avec bonheur mais la main avec tant de rugosité, on est dans cet univers des femmes, mais surtout dans leur silence, dans ces heures de couture au creux des maisons, dans cet enfermement domestique, dans la douceur des draps frais sur lesquels on coud, rapièce, que l'on coupe, étrange oxymore que cette douceur où viennent s'affairer les pointes des ciseaux, les crochets, les aiguilles, les lames de rasoir.

Sur les draps qu'elle montrait à la fin des années 90, et sur lesquels on apercevait encore les plis de repassage, Safâa Erruas cousait des lames de rasoir entières ou brisées, des aiguilles, des épingles, des dizaines d'objets métalliques et contondants répartis à la surface du drap et qui traçaient, dans leur alignement même, une calligraphie personnelle, une sorte d'écriture de silence. Un silence dérangent parfois, qui nous ramenait alors à des émotions très anciennes, à la redécouverte de ce paradis perdu que nous portons en nous. Mais plus de repos possible dans un monde où nos espaces les plus intimes sont ourlés de lames, plus de caresse possible là où aucune main ne peut passer. Plus tard, les dentelles, les gazes, les papiers de soie, les mêmes tissus fins mis en volume et recouverts de matière picturale blanche étaient hérissés d'aiguilles et d'épines, des échardes de bois apparaissaient sous la peau des papiers. Aujourd'hui des fils d'argent brodent d'impossibles sutures autour de fentes originelles, cicatricielles, et ouvrent de plus en plus notre regard sur l'intime et le corps, sur de grands sourires verticaux.

En effet Safâa Erruas recoud le monde. Elle en a comme lavé les plaies. Le monochrome blanc est là, omniprésent pour dire l'absence et le silence, la forme discrètement subtile d'un deuil, d'un irréparable, voile de gaze légère qui tente l'apaisement sur la douleur et la cruauté du monde. Absence de couleur dans son travail qui proscrit toute évocation directe de la violence et du sang, et qui pourtant, d'une certaine façon, nous le montre. Etrange paradoxe en effet que cet immaculé

de plaies lavées, suturées, où des blancs porteraient la mémoire des rouges. Oui, elle recoud le monde et tente la cohabitation, la difficile réconciliation en nous du féminin et du masculin, elle montre la douceur désirée des hommes et la violence faite aux femmes, la force du désir qui lacère mais aussi les pouvoirs éminemment féminins de la consolation.

Dans une œuvre récente de Mohamed El Baz une voix off disait: « j'ai toujours été intéressé par l'enfermement ». Il y a de cela aussi chez Safâa Erruas, ce qu'elle dit de la condition des femmes, de leur enfermement, de leur douce révolte. On imagine des lames de couteau cachées au creux des piles de draps sagement rangées dans les armoires, on entend le silence de la fin du jour après les heures de couture, un blanc de douce mélancolie, un désespoir sans cause. Le temps que montre Safâa Erruas est fait de cette immobilité quotidienne des femmes. Je pense au travail de l'artiste Pierrette Bloch qui chaque jour s'assied devant un fil d'acier, ligne d'horizon tendue entre deux clous, et y enroule des fils de crin de cheval, je pense à cette esthétique du rudiment, ce langage fait de la répétition d'un même geste, jamais tout à fait le même d'ailleurs et qui crée des formes qui se singularisent par leurs boucles, leurs attaches, leurs ombres portées sur le mur. Je pense aussi à certaines œuvres de Jamila Lamrani, aux perles de verre de Dounia Oualit, à ces travaux de silence mêlant fragilité et tension. Il faut avoir vu Safâa Erruas réaliser certaines de ses installations, comme il m'est arrivé de le faire en mai 2004 au Musée de Marrakech où elle mettait en espace de minuscules papiers de soie reliés par des anneaux de trombone, pour comprendre combien chacun de ses gestes, et le temps qu'elle met à cette réalisation, ramène son travail à celui ancestral des femmes, travail de création qui fait naître la matière d'un simple fil tissé, qui rythme le temps et parvient à dire, comme le faisait Pénélope dans la mythologie, le désir, l'attente et l'enfermement.

Un travail donc qui se ferait d'instinct, reprendrait un ouvrage transmis de génération en génération, trouverait son expression et sa suite dans la modernité que nous montre Safâa Erruas aujourd'hui et que toutes et tous nous reconnâtrions. Elle le dit elle-même : « Je crée des œuvres par nécessité d'expression. Je choisis mes éléments de travail et mes supports de présentation selon un besoin qui peut être formel ou esthétique ou purement émotionnel et instinctif ».

Il s'agit pour Safâa Erruas de questionner le réel au travers de cet instinct des femmes et au travers d'émotions liées aux matériaux eux-mêmes, à leur charge symbolique, à leur capacité à faire appel à ce que nous ressentons d'eux, douceurs molles des ouates et des oreillers, tranchant des lames et des pointes, peurs et douleurs anciennes devant ces aiguilles de seringue, les minuscules bandages et la transparence des sparadraps. Un réel qui interroge notre mémoire et nos émotions enfouies et qu'elle pousse parfois au surréal dans ces alignements de couteaux sur lesquels elle peint des yeux sans paupières, quand elle lace des fils d'argent aux contours d'une paire de chaussures blanches, coud l'absence et enferme désespérément le vide. Elle peint et recouvre de blanc, tente cet effacement du réel qui serait plutôt une tentative de réduire toujours ce réel pour atteindre l'essentiel, l'essence même des choses. C'est de là que naît cette émotion offerte à celui qui regarde, entouvre en lui le dialogue sans fin entre le cœur et le corps.

En effet, dans cette blancheur aveuglante, omniprésent, se tient le corps et c'est lui surtout que nous voyons. Ce corps qui est le geste même de la réalisation de

l'œuvre et sa trace visible mais qui apparaît aussi de façon métaphorique dans le dessin qu'évoque ces larges fentes bordées de minuscules hérissements de fils d'argent sur certaines toiles récentes. Cependant, au delà de ce corps sexué que nous entrevoyons dans l'esquisse de ces fentes, dans cette féminité affichée, se tient surtout la représentation d'un corps libéré de toute identité, de toute culture, comme un corps des premiers âges, primitif, magdalénien, un corps d'avant les interdits, impensé. Ce que nous montre Safâa Erruas dans cette représentation c'est surtout sa dimension formelle, ce passage d'un support traditionnel plat de la peinture à une nouvelle dimension au delà de la toile, une sorte de tentative spatialiste qui instaure la primauté du geste sur la matière. On pense, bien sûr, au travail de Lucio Fontana, qui, sans renier les connotations érotiques de ses séries à une seule fente où il ouvrait d'un cutter une brèche dans l'espace du tableau, préférerait dire que ces fentes étaient des entrées conceptuelles dans le monde spatial. Ambiguïté certes, parfois inconsciente, mais qui est précisément à la base de toute œuvre d'art réussie. Safâa Erruas ne fait pas autre chose que cette mise en scène du vide, cette réappropriation de l'espace sur la surface peau du tableau, toile ou carton recouvert de papier de soie, en créant des fentes, en y nouant des fils métalliques, des reliefs nés de la tension des papiers ou des tissus, en les soumettant à différents accrocs et percements, autant de plaies qui dénotent sa fascination pour l'origine, le temps et les énigmes essentielles de nos vies.

Avec sa parole silencieuse d'artiste, en entretenant cette tension permanente entre le monde extérieur et l'intime, Safâa Erruas souligne la grande complexité du monde et de la société dans laquelle elle vit. Cette opposition entre violence et douceur, force et fragilité, est la marque des tensions existantes au sein même de nos sociétés actuelles, où des paradis convenus et espérés deviennent des enfers insupportables et des jardins de délices des prisons domestiques, elle travaille cet imaginaire féminin pris en étau entre des aspirations contradictoires, qui sont celles de toute une génération aujourd'hui. Alors il faut regarder longtemps son travail, peut-être jusqu'à ce que le monochrome blanc de ses œuvres se confonde avec la cécité blanche qui vient quand on a trop longtemps fait face au soleil, quand on a, comme elle enfant à Tétouan, observé de trop près les murs recouverts de chaux et que là, tout près de l'œil, de minuscules fentes dessinent une géographie intime faite d'accidents, de reliefs et de traces cicatricielles. Le regarder jusqu'à entendre ces paroles de femmes à la couture, il n'est point de matière déchirée qui ne puisse se recoudre, point de lame dont le tranchant ne puisse être émoussé par de minuscules bandelettes de gaze, point d'épine acérée qui ne se laisse contraindre par de fragiles couches de papier, il n'est point de plaie qui ne cicatrise. Oui, il faut se tenir dans le souvenir du visage souriant de Safâa Erruas, et regarder son travail longtemps, jusqu'à en percevoir l'extrême violence poétique.

Bernard Collet

Décembre 2009